



# LE MUR INVISIBLE

## ENTRETIEN AVEC CHLOÉ DABERT ET LOLA LAFON

**Le Mur invisible, qui date de 1963, semble devenu un incontournable de la littérature « d'expérience-limite ».**

**Lola Lafon :** Je lis et relis ce roman depuis une dizaine d'années. J'aime y revenir comme une source d'inspiration première. Lors du premier confinement, j'ai été très frappée par la correspondance avec l'expérience de l'enfermement que Marlen Haushofer décrit. Nous traversons une expérience collective qui, paradoxalement, élevait un mur entre nous. Un matin, cette femme s'aperçoit qu'un mur la sépare du reste de l'humanité. Chacun, à notre endroit, nous avons vécu ce sentiment de mise à distance et, de la même manière que le corps de cette femme se métamorphose pour faire face à ces grandes transformations, le corps de notre société a changé lui aussi.

**Chloé Dabert :** Nous avons le désir de retravailler ensemble après la lecture musicale de *Mercy Mary Patty*. En commençant la lecture de ce roman, j'ai eu le sentiment de plonger dans la tête de Lola. Je l'ai dévoré, sans réfléchir à la question de son adaptation. J'ai été saisie par cette écriture très cinématographique, très contemplative. Le drame est latent, annoncé dès les premières pages. Pourtant ce que je garde de cette lecture, c'est ce rapport à la nature ; des images apaisantes alors que nous savons que ce qui viendra d'elle sera possiblement fatal. Ce que j'ai trouvé aussi saisissant, c'est que nous ne savons pas « quand cela se passe ». Cela pourrait être un roman écrit aujourd'hui avec la volonté de se défaire de tout rapport à la technologie. Ce trouble temporel nous rapproche encore plus de cette narratrice et de l'écriture de ce journal.

**Comment avez-vous envisagé l'adaptation de ce roman et son incarnation au plateau ?**

**Chloé Dabert :** J'ai eu envie de partir de l'image de Lola en tant qu'autrice qui vient nous transmettre l'histoire de cette femme, dont nous ne savons quasiment rien, et qui rédige ce faux journal intime. J'aime le trouble créé dans le rapport à l'écriture, l'épaisseur que cela ajoute à l'intériorité du personnage. Nous restons dans une forme théâtrale autour de l'image de cette femme qui raconte. À partir de cette matière, nous construisons un objet poétique avec la présence du quatrième mur. Il y a cet équilibre à trouver entre la nécessité de dérouler l'histoire, jalonner les événements pour le spectateur, et transmettre ces passages très longs de descriptions, de méditation lorsqu'elle parle de ce paysage qui la coupe du reste. Dans le roman, nous ne savons jamais pourquoi et comment ce mur est apparu. Il y a cette forme de mystère à conserver. Ce qui m'importe ici c'est de garder un mode de représentation qui ne soit pas trop illustratif, qui reste dans la suggestion. En construisant des espaces suffisamment ouverts, l'imaginaire reste libre pour se projeter. Cet espace mental est aussi celui de la page que l'on est en train de lire. J'ai souhaité travailler sur des petits éléments, que l'accessoire soit ici un appui de jeu qui parle sans trop en dire et que Lola reste l'incarnation révélée de cette femme.

### **Que vous évoque la figure de Marlen Haushofer, en tant qu'autrice ?**

**Lola Lafon** : Il y a au sein de la narration, mais aussi dans la vie de cette femme, un rapport à l'espace vraiment particulier et je ne peux m'empêcher de mettre en correspondance ces deux univers. Lorsque Marlen Haushofer écrit ce texte en 1963, elle est femme de dentiste, femme au foyer et enfermée dans les fameux 3K : *Kinder, Kirche, Küche* (enfants, église et cuisine). Écrire lui permet de questionner son espace. Je ne peux m'empêcher de penser à la fameuse chambre à soi de Virginia Woolf. Dans le roman, plus l'espace physique de la narratrice se restreint, plus son espace de liberté s'agrandit. Et cela, grâce à la connaissance qu'elle va atteindre en questionnant son intimité et les normes sociales qui l'ont déterminée jusqu'ici, en observant la transformation de son corps. Ici, l'écriture lui sauve la vie, l'empêche de « perdre la raison », et son histoire ne s'arrête que le jour où elle n'a plus de papier pour écrire.

**Chloé Dabert** : La quête de ce personnage féminin qui s'émancipe crée aussi un sentiment d'affranchissement plus universel. Elle nous donne le courage d'accepter l'aventure et de continuer à être en situation d'apprentissage face aux transformations du monde. Il s'agit d'une réflexion sur la différence entre isolement et solitude. Cette femme isolée n'est pas seule, car entourée par la multitude du vivant.

### **Pensez-vous qu'il y ait dans la littérature écrite aujourd'hui par des femmes un rapport plus transgressif au monde ?**

**Lola Lafon** : La fonction d'écrivain reste socialement une place virile, alors que nous sommes nombreuses à publier. En France, l'écrivain au masculin est encore l'autorité intellectuelle à qui on demande son avis sur ce qui se déroule dans le monde, l'extérieur. Aux écrivaines, on demande qu'elles s'expriment sur leur intimité, la sexualité, la maternité, le ressenti : autrement dit, l'intérieur. Dans de nombreuses rencontres littéraires, il y a les débats « littéraires » d'un côté et les rencontres « littérature féminine » d'un autre où on regroupe des autrices qui n'ont aucun rapport entre elles. Pour moi ajouter « féminine » à littérature laisse entendre que c'est une sous-catégorie. Pour moi, écrire un roman, c'est avant tout s'attaquer à ce qu'on ne sait pas, ce qu'on ne connaît pas, formellement, aussi. J'aime l'idée de l'écriture qui va vers le dehors, en modifie l'horizon.

**Chloé Dabert** : Marlen Haushofer n'écrit pas ce roman dans une perspective militante. Elle émet des suppositions qui sont assez troublantes et parle plutôt de la place qu'on pensait devoir tenir et qui, du jour au lendemain, disparaît. Ce « on » a ici son importance, pour en revenir à une pensée qui puisse résonner en chacun.

Propos recueillis par Marion Guilloux en février 2021